

prit un catarrhe accompagné de fièvre. Il ne laissoit pas de traiter les malades, et l'on s'empressoit d'autant plus à avoir recours à lui, que le départ de l'Empereur étoit proche. Je lui proposai quelques remèdes. « Je ferai ce » qu'il vous plaira, me répondit-il; mais si » vous voulez que je vous dise franchement ce » que je pense, je crois les remèdes inutiles : » mes voyages de Tartarie sont finis, et il faut » me préparer à celui de l'éternité. »

Bien qu'il se disposât depuis long-temps à la mort, et que sa vie ne fût qu'un exercice continuél de charité et d'oraison, il se confessa le vendredi, et reçut Notre-Seigneur dans la petite chapelle où je disois la messe. Le dimanche il fit la même chose, et le mardi suivant nous partîmes. Deux jours après se trouvant extrêmement foible, il me fit une confession générale avec les sentiments d'un prédestiné, et avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu. L'Empereur lui fit prendre le devant, et ordonna au P. Tillisk, jésuite allemand, de l'accompagner. Sa Majesté me retint auprès d'elle, parce que sachant mieux la langue chinoise, j'étois plus en état de lui répondre. Le mal augmenta de plus en plus, et sa foiblesse devint extrême. Il conserva néanmoins la connoissance jusqu'au dernier soupir. Il mourut